

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

(Franc de Port.)

ne année.

Sainte Anne de la Pocatière, 1er mars 1867.

Numéro 9

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT :

9d., payable invariablement
d'avance.
On ne s'abonne pas pour moins
de six mois.



ANNONCES :

1re insertion, 8 cts. la ligne
2me " etc., 2 cts. "
Pour annonces à long terme,
conditions libérales.

Si la guerre est la dernière raison des
maux, l'agriculture doit en être la pré-
mière.

Emparons-nous du sol, si nous vou-
lons conserver notre nationalité.

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

CAUSERIE AGRICOLE.

DES PLANTES CULTIVÉES EN GRAND POUR
LEURS RACINES.

Des navets, turneps et rutabagas :

ESPÈCES ET VARIÉTÉS.

Beaucoup de cultivateurs comprennent aujourd'hui qu'il est avantageux de cultiver successivement, sur le même terrain, un grand nombre de plantes ; parce que plus ces plantes reviennent à des époques éloignées, moins elles épuisent la terre et plus elles donnent de produits. Sous ce rapport, la culture des navets est avantageuse ; elle l'est encore plus sous d'autres rapports qui sont particuliers à cette plante. Cultivée pour préparer le sol à la culture des céréales, elle l'épuise moins que d'autres plantes cultivées dans le même but, telles que les patates, les pois, les betteraves mêmes. Elle est en même temps, pour les animaux de toute espèce, particulièrement pour ceux destinés à l'engrais, une nourriture d'hiver excellente, qui remplace presque les fourrages verts d'été, empêche les bestiaux de souffrir du passage du régime de cette saison au régime d'hiver. Comme la betterave, elle fournit une grande quantité de nourriture. Elle ne le cède donc sous aucun rapport à aucune autre plante sarclée ; aussi est-elle devenue, en Angleterre, la plante de prédilection, celle qui occupe environ la sixième partie des terres labourées.

Après une culture de navets, la récolte des céréales est plus abondante dans la plupart des terrains, parce que le sol est mieux engraisé, plus net et plus ameubli.

Il en est de la consommation des navets par les animaux, comme de la consommation de la betterave par une fabrique de sucre de cette plante. Le mode d'emploi par les bestiaux est une véritable manufacture qui convertit un produit dans un autre beaucoup plus lucratif ; ce qui augmente d'autant les bénéfices

du cultivateur. Il y a pourtant cette différence, que la fabrication du sucre de la betterave exige des capitaux assez considérables et des connaissances particulières ; tandis que l'action de faire consommer les navets par les animaux n'exige que la connaissance de leurs besoins.

Les navets sont aussi une bonne ressource pour la nourriture de l'homme.

Ils se cultivent en plein champs aussi bien que dans les jardins.

Les principales variétés qui conviennent à la grande culture sont : 1o Les *navets ronds* pyriformes, qui sont très-blancs, hâtifs et de bonne qualité. 2o Les *navets des sables*, qui sont demi-ronds, blancs, très bons. 3o Les *navets de claire fontaine*, qui sont très-longs et qui sortent jusqu'à moitié de terre. 4o Les *navets de Mauz*, qui sont très-allongés et en forme de carotte effilée.

Ces variétés sont principalement cultivées pour la nourriture de l'homme.

Voici d'autres variétés qui sont surtout cultivées pour la nourriture des animaux : 1o Le *globe blanc*, qui est très-estimé pour la nourriture du bétail. 2o Les *navets à tête verte*. 3o Les *navets à tête rouge*. 4o Les *navets à racines jaunes*. Ces variétés sont connues en Angleterre sous le nom de turneps.

Le rutabaga ou navet de Suède a la racine jaunâtre, est compacte, peu aqueux, délicat au goût, nourrissant et rustique. Il a encore l'avantage de concourir à engraisser les bestiaux, que les turneps paraissent nourrir seulement. On peut les semer quinze jours à trois semaines avant les variétés de gros navets. Il résiste aussi mieux aux gelées. On lui reproche d'exiger plus de fumier, ou de meilleures terres ; de n'être pas mûr assez tôt en automne pour faire suivre sa récolte d'un ensemencement en blés d'automne ; de donner un mauvais goût au lait des vaches ; enfin de produire un plus grand nombre de radicules qui retiennent la terre, ce qui rend plus difficile sa préparation pour le bétail.

CLIMAT ET SOL PROPRES AUX NAVETS.

Toutes les localités ne sont pas propres aux navets. Celles dont le climat est humide sont plus convenables ; voilà pourquoi il réussit si bien en Angleterre, où les côtes, comme l'intérieur des terres, sont souvent couvertes de brouillards, et où une couche d'humidité est presque constamment déposée sur le sol, surtout pendant la nuit.

Les terrains qui conviennent le mieux à la culture des navets, sont ceux qui sont naturellement frais et meubles. Le fumier consommé lui est aussi très favorable, car il jouit de la propriété d'attirer l'humidité et de la conserver, pour la communiquer aux racines qui le pénètrent.

Presque tous les terrains peuvent produire des navets ; les plus convenables cependant sont ceux qui sont peu compactes, un peu frais sans être trop humides, et d'une certaine profondeur. Les terres fortes, argileuses, compactes, sont peu propres à la culture des navets ; ils n'y viennent pas si bien et donnent généralement moins de produits que dans les terres légères.

La culture des navets commence généralement une rotation de récolte ; par conséquent, c'est quand la terre a donné quelques récoltes non engraisées et est remplie de mauvaises herbes, qu'on fait revenir celle des navets, pour remettre le sol en état de donner de nouvelles récoltes de céréales.

Après la récolte des navets, s'ils sont bâtifs, si la saison a été favorable à la végétation, on sème du blé d'automne. Mais, si pour une raison ou pour une autre, on est empêché de faire la semence à cette époque, le printemps suivant on sème du blé, de l'orge ou de l'avoine.

Comme on l'a déjà dit, la culture des navets sert à nettoyer admirablement la terre, et à la préparer à produire des céréales. Nous devons cependant ajouter que dans les terres légères où les navets prospèrent ordinairement le mieux, ils ont l'inconvénient de tellement ameublir la terre, qu'il est souvent nécessaire de laisser une partie de la récolte sur le champ pour la faire manger par les moutons, pour qu'ils affermissent le terrain en le piétinant. Dans le cas où on ne pratique pas cette opération, on doit au moins lui substituer le roulage.

LA CULTURE DES NAVETS EN ANGLETERRE.

Préparation du sol. — En automne, immédiatement après la récolte, on donne un labour profond, quelquefois on en donne un second, surtout dans les terres fortes. Ensuite on laisse ce champ dans cet état jusqu'au printemps prochain.

En avril, un peu plus un peu moins tard, commence la grande série des travaux de cette culture. Quand la terre a commencé à se ressuyer, et par un temps sec, autant que possible, on laboure de nouveau le champ en travers des anciennes planches. Le champ a d'abord été nivelé. Quand une partie du champ est labouré, le cultivateur divise les attelages, et pendant que la moitié continue à labourer, l'autre moitié commence à herser et à rouler.

Souvent, au lieu de donner les façons de printemps avec la charrue à versoir, on les donne avec des instruments appelés *ariscuteurs, cultivateurs, etc.*, qui divisent la terre aussi bien,

mais sans la retourner, et qui permettent de faire plus de travail dans le même espace de temps.

Quand la terre a été hersée et roulée, on la herse de nouveau avec une herse plus pesante et à dents de fer. Avec cette herse on enlève, sans retourner la terre, la plus grande partie des herbes et des racines de chiendent surtout, et on les dépose en petits tas. Le soir on brûle ces tas et on en disperse les cendres sur le sol. D'autres cultivateurs, au lieu de les brûler, les font enlever et déposer dans l'endroit où l'on doit faire un compost.

Un mois environ après cette grande opération, quand les mauvaises graines qui étaient restées dans la terre ont eu le temps de germer et de pousser, on la renouvelle une seconde fois. Le champ présente alors une surface unie où l'on n'aperçoit tout au plus que quelques petites mottes de terre.

Dans les terres légères, naturellement faciles à être ameublies, cette opération une fois pratiquée suffit avec le labour d'automne. Mais dans les terres fortes, compactes, argileuses cette opération pratiquée une seconde fois ne suffit quelquefois pas encore, et il est bon, si la terre n'est pas bien ameublée, de la répéter une troisième fois. Plus la terre est meuble, plus la récolte est assurée.

ENGRAIS ET ENSEMENCEMENT.

Autant que possible ces deux opérations doivent être faites le même jour. Elles devraient même l'être pour la plupart des autres plantes engraisées et cultivées de la même manière.

Ces opérations se pratiquent depuis la fin de mai jusqu'à la fin de juin, selon que la saison est plus ou moins hâtive et que les pluies ont permis de préparer la terre plus tôt ou plus tard, et suivant la variété des navets qu'on veut cultiver.

Quand la terre a été bien préparée par les opérations précédentes, on choisit l'instant où elle est encore d'une humidité convenable pour être facilement travaillée, et en même temps favorable à la germination des semences ; ou, si on a laissé passer ce moment, celui où l'atmosphère chargée d'humidité, promet de la pluie, et l'on commence l'opération du fumage et de l'ensemencement.

Aussitôt que les sillons sont commencés, on amène le fumier sur le champ. Les chevaux et les roues des voitures doivent suivre les sillons. Quand le fumier est régulièrement distribué dans les sillons, on passe de nouveau la charrue qui coupe par la moitié les anciens rayons et déverse ainsi la terre sur le fumier.

Pour faire les rayons d'un seul trait, au lieu de charrue ordinaire, il est mieux de se servir d'une charrue à deux orilles. On se sert aussi avec plus d'avantage de cette dernière charrue pour couvrir le fumier placé dans les sillons.

C'est immédiatement après que le fumier a été déposé en terre, qu'en Angleterre on sème les navets au moyen d'un semoir.

Au moyen de cet instrument, la graine est répandue immédiatement au-dessus du fumier, afin que les premières racines trouvent, non pas tant de quoi se nourrir, que de l'humidité. S'

en était autrement, les premières racines seraient facilement desséchées par la chaleur et la plante serait exposée à périr.

Cette préparation de la terre pourra paraître compliquée, difficile et dispendieuse, mais en l'étudiant attentivement, on verra qu'elle n'est compliquée et difficile que parce que tous les travaux se font en même temps; et qu'elle ne demande que les mêmes opérations que l'on serait obligé de donner à la plupart des autres cultures, si on veut arriver au succès.

On sème les navets depuis mai jusqu'à la fin de juin; mais le commencement de juin est l'époque la plus favorable pour l'Angleterre. Le navet de Suède peut être semé quinze jours plus tôt que les autres espèces, et c'est un avantage dans les grandes exploitations. On commence par celui-ci et on finit par les autres variétés.

On ne fait pas beaucoup d'attention à la quantité de graine que l'on met en terre, et le semoir en verse ordinairement dix fois plus qu'il est nécessaire. Cette espèce de prodigalité est utile pour parer aux effets des années défavorables à la végétation, à la mauvaise qualité de la graine, qui ne lève qu'en partie, aux insectes qui attaquent les jeunes plantes et les détruisent.

Au moyen d'un semis abondant, on trouve dans les endroits trop fournis de quoi pourvoir, au moyen du repiquage, plante ceux qui sont dépourvus. La graine de navets est généralement si peu chère que le surcroît que l'on sème dans ces différents buts est une dépense presque insignifiante.

(A continuer.)

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

La confédération est donc aujourd'hui un fait accompli; la nouvelle constitution préparée dans les conférences de Québec a été approuvée par le parlement impérial avec de légères modifications, suggérées par les députés du Canada et des provinces maritimes. D'après cette nouvelle constitution, les provinces réunies se nommeront le *Royaume du Canada*. — La législature fédérale sera appelée le *Parlement du Canada*, et la chambre haute le sénat, la chambre basse, la chambre des communes. Les législatures locales seront dénommées la Législature Provinciale d'Ontario, de Québec, de la Nouvelle Ecosse et du Nouveau-Brunswick. L'Ontario n'aura qu'une chambre, qui sera appelée l'Assemblée Législative d'Ontario. Les autres provinces auront chacune un Conseil Législatif et une Chambre d'Assemblée. L'orateur du sénat sera nommé par la couronne. Le gouvernement aurait le droit d'augmenter le nombre des sénateurs dans certains cas. Le représentant de la reine pour le nouveau royaume, gardera le titre de gouverneur général; chaque province aura un lieutenant-gouverneur, choisi par le gouverneur général en conseil.

Le chemin de fer de la Rivière-du-Loup à Halifax sera commencé six mois après l'union et sera complété dans trois ans.

La Chambre des communes contiendra cent quatre-

vingt-un membres; quatre-vingt-deux pour Ontario, soixante-cinq pour Québec, dix-neuf pour la Nouvelle Ecosse et quinze pour le Nouveau-Brunswick.

Le siège du gouvernement sera à Ottawa, mais il pourra être transféré suivant le bon plaisir de notre souveraine. Toronto, Québec, Halifax et Frédérickton seront les villes où se réuniront les législatures locales.

SUITE DE LA VIE DE PIE IX.

Après cet horrible forfait, les assassins se rendirent maîtres de la chancellerie, et 200 misérables prétendus représentants du peuple romain, les uns complices, les autres lâchement terrifiés, ne leur opposèrent aucune résistance, et ne jugèrent pas à propos d'interrompre l'ordre du jour. Les membres du corps diplomatique qui assistaient à cette séance, ne purent maîtriser leur indignation. — "C'est infâme! dit le duc d'Harcourt, ambassadeur de France, sortant pour ne pas être complice d'un pareil attentat."

Les infamies, cependant, n'étaient pas à leur terme, et pendant qu'un religieux français, le père François Vaures, se multipliait près du corps inanimé de Rossi, et près de sa famille en pleurs, des bandes hideuses parcouraient les rues, promenant le meurtrier et portant attaché à leur drapeau le poignard homicide. Dans leur aveugle fureur, ces bandes chantaient: "Bénie soit la main qui a poignardé Rossi!"

Après avoir parcouru la ville, ces forcenés s'arrêtèrent devant la maison de la veuve de leur victime, répétant leur sanguinaire refrain, et s'efforçant d'élever jusqu'à la hauteur de son appartement leur drapeau et le poignard teint de sang.

Ce triste jour devait avoir un non moins triste lendemain. La révolution qui avait passé sur le corps du ministre, tenait à aller jusqu'au Pape.

Le 16 novembre 1858, la multitude se rassembla devant le palais du Souverain Pontife, demandant à grands cris de nouvelles concessions. Le Saint Père ayant répondu que sa conscience ne lui permettait pas de signer les articles qu'on réclamait, les murmures éclatèrent, et firent présager une horrible tempête.

La situation devenait de plus en plus difficile, et les révolutionnaires paraissaient décidés à ne reculer devant aucune violence. Malgré toutes les menaces qui arrivaient à ses oreilles, le Saint Père était parfaitement calme. La tranquillité de son esprit, la sérénité de son âme ne l'abandonnèrent pas un seul instant.

Un jour, en se rendant vers midi à son oratoire où il avait l'habitude d'aller prier pour ses enfants du monde entier, il entendit des détonations d'armes à feu, et en même temps il eut la douleur de voir tomber, sans vie, à ses côtés, un des prélats de sa maison, Mgr Palma. Revenant alors sur ses pas, il dit, avec la tranquillité du juste, aux ambassadeurs qui étaient accourus dans son palais pour le protéger: "Voyez si j'ai besoin de prier!... Hélas je prie pour ses assassins..." Puis il s'éloigna de nouveau, et rendu au lieu de sa prière, on le vit qui pressait le crucifix sur son cœur.

Pendant ce temps, le canon était braqué devant une des portes du palais, et les insurgés criaient qu'ils allaient y mettre le feu et massacrer les suisses, défenseurs du pape, si on refusait plus longtemps de se rendre à leurs désirs. Pie IX, pour empêcher une nouvelle effusion de sang, signa les pièces qu'on lui présentait, mais tout en protestant en présence des ambassadeurs de toutes les puissances réunis, contre la violence qu'on lui faisait.

Depuis cet instant, l'auguste et malheureux pontife, gardé à vue par un poste de gardes civiques, voyait resserrer d'heure en heure les liens de sa captivité. Voilà comme on récompensait sa bonté et sa tendresse pour son peuple !

Dans une position aussi critique, que restait-il à faire à Pie IX ? Fuir pour épargner à ses sujets révoltés un grand crime. Cependant, il lui en coûtait ; il hésitait, quand il lui arriva de France, le 19 novembre, une lettre de l'évêque de Valence, dans laquelle le vénérable prélat lui disait : " Dans ce petit paquet se trouve le précieux ciboire que le souverain pontife Pie VI porta suspendu à son cou avec le saint sacrement, et avec lequel il voyagea et se fortifia au milieu de ses épreuves. Votre Sainteté agréera, sans doute, ce souvenir, et y trouvera sa consolation partout où les décrets de Dieu l'appelleront." Après la lecture de cette lettre, le pontife ne balança plus.

Le lendemain, le ministre de Bavière, M. le comte Spaur se présenta au cardinal Antonelli pour savoir si le pape était décidé à partir. Sur la réponse affirmative du cardinal, il s'offrit à le conduire à Gaëte, où se trouvait, pour attendre Sa Sainteté un bâtiment espagnol, qui la conduirait selon son désir aux îles Baléares.

Le comte convint ensuite avec le duc d'Harcourt des moyens à prendre pour diriger cette affaire délicate, avec tout le secret possible, et conduire le pape sain et sauf à Gaëte. Ils s'entendirent ensuite avec Filippini, maître d'hôtel de Sa Sainteté, gentilhomme d'une fidélité à toute épreuve, pour préparer le petit bagage strictement nécessaire.

Le jour suivant, le comte fit part à son épouse du choix qui était tombé sur lui et sur elle pour sauver le vicaire de Jésus-Christ des mains de ses ennemis, et il ajouta : " Si Dieu nous accorde la grâce de le conduire en sûreté à Gaëte, il sera hors de péril, libre de ses actes, et l'Église ne gémera plus dans les mortelles angoisses que lui cause le sort de son auguste pontife."

Tout fut réglé pour la soirée du 24 novembre.

A 5 heures de l'après-midi, selon qu'il était convenu, la voiture du duc d'Harcourt arriva au Quirinal. Entré dans le cabinet du pape, le duc baisa sa mule, lui demanda sa bénédiction. Pie IX se retira aussitôt dans un autre appartement pour ôter ses habits pontificaux. Filippini, qui l'attendait, avait étendu sur son lit des habits noirs de prêtre. Le pape les regarda, leva les yeux au ciel, et deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues ; il se mit à genoux au pied de son lit, et la tête dans ses mains, il pria ardemment. Puis il

se leva, mais debout, il continuait de prier, regardant ces habits qui n'étaient pas les siens. Filippini lui dit : " Courage, Très-Saint Père, vous pourrez prier plus tard ; maintenant le temps presse."

Quand il fut revêtu de ses habits noirs, il revint auprès du duc d'Harcourt, ambassadeur français à Rome. Celui-ci se jeta de nouveau à ses pieds et reçut sa bénédiction.

Le Saint Père se rendit ensuite, par certaines issues secrètes, à une porte dérobée, qui ouvre sur l'escalier du salon ; arrivé là, le signal fut donné à un domestique sûr, qui se tenait dehors en surveillance. Par un malentendu, la porte qui conduisait au dehors était restée fermée. Le Pape ne se laissa pas émouvoir, malgré le danger imminent où il était d'être surpris. Filippini courut chercher la clef, et quand il revint il trouva le Pape agenouillé dans un coin, et priant avec ferveur. La porte fut difficile à ouvrir, mais après quelques efforts, elle céda, et tous deux sortirent et entrèrent dans la voiture. Un palatin qui attendait pour ouvrir la portière et abaisser le marche-pied, distrait, se mit à genoux. Le Pape lui dit aussitôt : " Lève-toi, de peur qu'on ne te voit." Cet homme se leva tout morfondu de sa dangereuse distraction.

Pie IX portait un petit manteau noir et un chapeau rond. Filippini avait sous son manteau un chapeau tricorne et un rouleau de papiers contenant les secrets les plus importants du Pape, ses sceaux, son breviaire, ses mules, et une cassette de médailles d'or avec le portrait du Pape.

Lorsque la voiture fut arrivée à la porte San-Giovanni, des soldats en faction demandèrent : " Qui va-là ? " " Le ministre de Bavière leur fut-il répondu. " " Où va-t-il ? " " A Albano. " " Passez. " Et le pape se trouva hors de Rome. Il se retourna, poussa un soupir, et silencieux, affligé, il se mit à prier en continuant son voyage vers les collines d'Albano.

La comtesse Spaur était arrivée le matin à cette dernière place, l'espérance et la crainte agitaient son cœur. Vers huit heures du soir, un messager étant venu annoncer l'arrivée de l'auguste fugitif, la voiture à six chevaux de la comtesse alla à sa rencontre sur la grande route de Naples.

Aussitôt que les deux voitures furent en présence l'une de l'autre, le pape monta à côté de la comtesse, qui avait en face d'elle son fils Maximilien et un prêtre qui était son précepteur. Tous se tinrent d'abord dans un profond silence ; le respect les empêchait même de respirer, et ils se sentaient saisis d'une sainte frayeur de se trouver si près du vicaire de Jésus-Christ. Mais bientôt le pape rompit le silence et dit : " Courage, je porte avec moi le Très-Saint-Sacrement, et je le porte dans le ciboire qui servit à Pie VI, quand il fut éminent prisonnier à Valence. Le Christ est avec nous, et sera notre bouclier, notre sauveur."

A ces paroles, tous auraient voulu se jeter à genoux, mais le pontife leur dit de se contenter d'adorer Jésus dans leur cœur.

Pendant que le Saint Père courait sur la route de

Gaëte, ses ennemis faisaient des mines de tigres autour de son palais, jusque dans les antichambres, le fusil sur l'épaule, le poignard à la main, croyant le tenir prisonnier et l'avoir à leur disposition ; car à l'exception d'une vingtaine de confidents, tous ignoraient encore son départ. Ce ne fut que le lendemain matin, alors qu'il était à l'abri de tout danger, que Rome apprit la fuite du pape. Cette nouvelle jeta la ville dans un étourdissement complet, et on entendait de toute part les phrases les plus incohérentes, les suppositions les plus bizarres et les plus ridicules. Les uns assuraient que le pape s'était jeté par une fenêtre, d'autres qu'il s'était évadé en habits de jardinier, d'autres qu'il était sorti en servant de cocher à l'ambassadeur de France, etc.

Pendant que ceci se passait à Rome, le pape continuait heureusement son voyage.

Le Saint Père, en touchant les frontières du royaume de Naples, leva les yeux au ciel et entonna le *Te Deum* que le prêtre récita avec lui, ainsi que le saint office.

Lorsqu'on fut prêt de Mola di Gaëte, deux gentils-hommes vinrent au-devant de Sa Sainteté : l'un d'eux était le cardinal Antonelli, en habits séculiers, et l'autre, le chevalier d'Arnaud, secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne. Ils suivirent le Souverain Pontife à la villa de Cicéron où il descendit. Il se hâta de remercier la divine Providence qui l'avait protégé et conduit, à travers tant de perils, dans un royaume en paix, auprès d'un roi pieux et magnanime. C'est de là qu'il écrivit au roi Ferdinand pour lui annoncer son arrivée dans ses Etats et son intention de se retirer à Gaëte. Le comte Spaur se chargea de porter cette lettre à Sa Majesté et partit aussitôt.

Il fit tant de diligence, qu'à dix heures du soir il était à Naples. A la lecture de la lettre du pape, le roi éprouva un sentiment de douleur mêlée de joie. Il s'affligeait de voir le vicaire de Jésus-Christ persécuté par ses perfides et ingrats sujets, et se réjouissait de l'honneur de lui accorder l'hospitalité dans son royaume. Il courut aussitôt à la chambre de la reine qui était déjà couchée, et de ses enfants qui dormaient, et leur dit : " Le pape est à Gaëte ; cette nuit même, nous irons nous jeter à ses pieds et lui témoigner notre bonheur de le recevoir. "

Il envoya aussitôt les maîtres du palais chez les marchands pour acheter des draps blancs pour les soutanes, des satins rouges pour les étoles, des dentelles de Flandre pour les rochets, etc. Toute la belle vaisselle en or, en argent, en porcelaine, des chandeliers, des lampes, des candelabres furent portés à bord du bâtiment qui devait transporter le roi à Gaëte.

20,000 piastres dépensées en bals !!!

Quelques-uns de nos confrères ont annoncé, il y a quelques jours que, dans la petite ville d'Ottawa, on avait dépensé, dans le cours de l'hiver, la jolie somme de \$20,000, en bals. Cette nouvelle n'est rien moins que scandaleuse et nous attriste profondément. Vingt mille piastres dépensées en frivolités ! quand

l'agriculture, la colonisation, l'industrie nationale, des milliers de pauvres sont privés des ressources les plus nécessaires ! — Vingt mille piastres jetées aux quatre vents, pour avoir le triste plaisir de ruiner ses forces intellectuelles, morales et physiques ! — Quelle inconcevable extravagance !

Mais dans quel but annonce-t-on de semblables folies aux bons habitants de nos campagnes ? Voudrait-on, par hasard, les engager à dépenser les revenus de leurs terres en de tels amusements ? Voudrait-on les arracher à leurs travaux, les forcer de prendre les livrées d'un luxe insensé, et par là, les mettre dans la triste nécessité de ne donner en héritage à leurs enfants que le grand chemin.

Ah ! si les villes veulent à tout prix prodiguer leur or, se livrer à des prodigalités, à des amusements que le christianisme condamne hautement, si les catholiques des villes veulent faire revivre les coutumes d'un paganisme impur et tout charnel, qu'ils aient au moins assez de discrétion pour taire ce qui ne peut que les rendre ridicules aux yeux des gens sensés, et les faire condamner par tous les chrétiens éclairés.

Vingt mille piastres dépensées en bals ! Mais qu'on ouvre quelque part, à Ottawa même, un bazar pour venir en aide à un hospice de charité, pour secourir une communauté enseignante, ou pour tout autre but bienveillant ; combien donnera-t-on ? On croira avoir fait un énorme sacrifice en contribuant à former un montant de 3, 4, 5 à 600 piastres ! Et l'on dira bien haut : Voilà un magnifique résultat.

Qu'il s'agisse de venir au secours de dix-huit à vingt mille malheureux qu'un épouvantable incendie a jeté dans la rue ! On se croira généreux quand on aura réussi à collecter quelques centaines de piastres !

Mais s'agit-il de spectacles, où la vertu fait souvent naufrage, de réunions où toutes les séductions se donnent rendez-vous, où l'on étale un luxe indécent, alors on jette l'or et l'argent à poignée !

C'est là sans doute du progrès ? Oui, mais un progrès tout diabolique. Continuez si vous l'aimez vos extravagances, mais pensez aussi que le ciel a encore des châtiments en réserve, pour ceux qui se moquent de ses préceptes et qui abusent de ses dons.

L'engrais humain.

Il a été présenté à l'Empereur des Français une requête au nom de l'agriculture où se trouvent les suggestions les plus sages et les plus utiles. Le rédacteur de cette requête qui laisse toujours la parole à sa protégée, l'agriculture, appuie fortement sur les grandes ressources qu'elle pourrait tirer de l'emploi du fumier humain.

" Comment, dit l'agriculture, suffire aux emprunts que me font sans cesse les populations des villes, sous forme de grain, de viande, de denrées de toutes espèces, si l'on ne me restitue pas des principes fertilisants en compensation des pertes que j'ai faites pour produire ces denrées ? . . . Un magasin ne peut fournir sans cesse, si son approvisionnement n'est pas renouvelé, et il ne faut point oublier, Sire, que la terre est le magasin d'approvisionnement du règne végétal, chargé à son tour, d'être le magasin d'approvisionnement du règne animal, et l'un et l'autre doivent concourir à l'alimentation du genre humain.

" La population des cités augmente chaque année ; avec elle s'accroît la consommation de mes produits. Cette population ne me rend rien en échange des denrées qui ont épuisé ma richesse. (C'est toujours l'agriculture qui parle) Sire, il est un

coin du globe qui comprend mieux mes intérêts. Chez les Japonais je n'ai d'autre élément de prospérité, que la restitution que le peuple me fait du résidu de son alimentation, car il n'élève et n'entretient aucun animal, en vue d'en manger la chair, sa religion lui défend d'en faire usage. Mais, en retour, l'engrais humain qu'il fournit, précieusement recueilli et habilement employé, suffit pour opérer ma prospérité.

« Daignez, Sire, prendre en considération ce fait pratique, et ordonner que, des travaux soient exécutés pour empêcher qu'à l'avenir, les éléments de ma prospérité, les *fumiers humains*, soient enfouis dans des fosses-mortes, dont les émanations et l'humidité viennent, quoiqu'on fasse, vicier l'air, ou soient déversés dans les rivières dont ils empoisonnent les eaux et nuisent à la salubrité publique. Ces travaux détruiront la cause des épidémies cruelles qui déciment les grands centres de population, où ces foyers pestilentiels sont les plus nombreux et les plus dangereux. Ma prospérité sera maintenue, si, sous forme d'engrais humains, on me rend ce que l'on m'emprunte sous forme de grains, de légumes, et de viandes.

« Des compagnies se formeront, à l'appel du gouvernement, pour entreprendre ces travaux. Dans la plupart des cas, elles se contenteront d'une concession des produits de leur entreprise. A l'expiration des concessions temporaires, les villes trouveront des sources de revenus dans l'exécution de ces travaux due à l'initiative privée, et qui n'auront rien emprunté à leurs budget, ni à celui de l'Etat.

« Il ne peut exister de travaux plus urgents ni plus utiles ; plus urgents, car il s'agit de la salubrité des villes ; plus utiles, car leur résultat en assurant ma prospérité, me permettra de fournir en abondance toutes les choses nécessaires à l'alimentation publique. Ces travaux ayant pour but l'intérêt de toutes les classes de la société, occuperont des milliers de bras qui trouvent leurs moyens d'existence dans les grandes entreprises.

« La salubrité et la décence publique n'exigent pas moins que mon intérêt que le purin des fumiers cesse d'être répandu, en pure perte, dans les cours et sur la voie publique, et que les rues ne soient plus inondées de liquides infects.

« Daignez pardonner, Sire, à la vivacité de mes réclamations et de mes plaintes. Fille des champs, j'en conserve toute la rusticité ; j'ignore l'urbanité du langage des cours et ne sais dire que la vérité. . . »

Quel contraste entre la France, pays de nos ancêtres, pays qui marche à la tête de tous les autres sous le rapport de la civilisation, et le Canada. Ici, on ose à peine parler de l'engrais humain, ou on n'en parle qu'en secret, et surtout, à part quelques rares exceptions, on a horreur de s'en servir pour faire renaître une fertilité que nos terres ne possèdent plus.

En France, c'est au chef de la nation, à l'Empereur lui-même que l'on s'adresse, c'est lui qu'on entretient d'un sujet si *abject*, que l'on supplie de prendre les moyens de généraliser l'emploi de l'engrais humain.

Quel est le plus sage des deux pays, sous ce rapport ? Quelques minutes de réflexion suffiront pour nous convaincre que c'est celui qui cherche la véritable richesse de la terre, là où elle se trouve en réalité.

Mémoire sur la paroisse, le village, le collège et l'école d'agriculture de Ste. Anne

Tel est le titre d'une petite brochure de 20 pages que nous venons de recevoir, et qui doit accompagner divers objets envoyés, par le Collège de Ste. Anne, à l'Exposition universelle de Paris, en 1867.

Dans l'avant dernier numéro de la *Gazette des Campagnes*, nous avons dit quelques mots d'un plan en relief du Collège et de tout le village de Ste. Anne, ainsi que de différents autres objets qui doivent être expédiés à Paris ; évidemment la brochure dont il s'agit n'a été écrite que dans le but de donner aux européens et autres étrangers l'intelligence de ces objets ; en effet, elle contient une description simple, claire et détaillée des principaux édifices représentés sur le plan. Mais l'auteur, avec raison, tient avant tout à bien faire connaître l'Ecole d'agriculture, qui est la seule qui existe en ce pays. L'année de sa fondation, le but que ses fondateurs se sont proposé, son organisation, son programme, le nombre des élèves qui l'ont fréquenté depuis huit ans, le nombre des professeurs, les progrès obtenus, les obstacles renversés, etc., rien n'a été oublié. La ferme-modèle qui est à la disposition des élèves de l'Ecole, les différents sols qui la composent, les assolements qu'on y suit, le bétail qu'on y entretient, voilà encore le sujet d'un long et important article.

Ce travail ne peut que contribuer grandement à nous faire connaître et mieux apprécier à l'étranger, et son auteur mérite toutes nos félicitations, et nos remerciements pour l'envoi de sa brochure.

Les Soirées Canadiennes.

Nous avons reçu les six dernières livraisons qui forment le cinquième volume des *Soirées Canadiennes*. Ce volume est bien rempli. Il y a la continuation des "Souvenirs d'un voyage en Californie, par le Dr. de Boucherville, — Deux "Manuscrits de M. Pierre Boucher, ancien gouverneur des Trois-Rivières, — "Une notice biographique de Louis M. Moquin, par Ph. J. Jolicœur, — "L'île de Saint Barnabé, comté de Rimouski, par J. C. Taché, — et enfin un avis des Editeurs de cette publication aux lecteurs. Nous regrettons d'apprendre que les *Soirées Canadiennes* vont discontinuer de paraître régulièrement ; mais nous ne les croyons pas mortes, pour tout cela. D'ailleurs, les éditeurs eux-mêmes nourrissent l'espoir de faire paraître d'autres volumes quand les circonstances leur deviendront plus favorables.

Culture du lin.

Monsieur Edmond Têtu, jeune homme intelligent et plein du meilleur vouloir, nous écrit du Lac Témiscouata où il réside depuis peu de temps :

Monsieur le Rédacteur,

Je crois devoir vous communiquer, pour l'encouragement de la culture du lin, que j'en ai récolté cette année 159 gerbes qui m'ont donné 14½ minots de très-belle graine. Ma semence n'aurait pourtant été que d'un demi-minot. Que tous les cultivateurs en obtiennent autant et ils seront satisfaits.

RÉCETTE.

Multiplication des arbres à fruits au moyen d'une pomme de terre.

Nous avons tout récemment constaté par des expériences qui jusqu'à présent ont complètement réussi un procédé qui est depuis longtemps indiqué pour multiplier promptement les arbres fruitiers. Il consiste à couper une jeune pousse d'un arbre greffe, et à la planter en bonne terre après l'avoir fichée dans une pomme de terre : le tubercule munit la tige dont les racines se développent et produisent un bel arbre sans le secours de la greffe.

UN HÉRITAGE

Nouvelle---1780

(Suite.)

—Mais s'il se présentait un homme qui fût en position de donner à votre père une vieillesse tranquille; qui, loin de le priver des soins que lui prodigue une fille chérie, voulût unir trois cœurs par les liens de l'amour et des rapports domestiques... qui habitât avec vous... sous le même toit, qui partagerait avec vous joie et chagrin?

—Si un tel homme se trouvait... dit Ernestine en rougissant.

—Pourriez-vous l'aimer? interrompit le docteur.

—Comment alors ne pas l'aimer?

—Et si votre père vous disait: "Ma fille, "donne-lui ta main et ton cœur?"

—Alors... mais quelle idée! vous savez combien nous sommes pauvres.

—Ernestine, reprit M. Dufresne avec une émotion contenue, vous ignorez combien vous êtes riche! Mais, mon enfant, avec vous j'oublie des devoirs sacrés... adieu. Gardez cet entretien dans votre mémoire. Il pourra venir un moment où je vous le rappellerai."

IV

Revenons au château: nous y retrouvons, non le capitaine en proie à un nouvel accès de goutte, mais la femme de charge aux prises avec le vieux matelot. Leur conversation va encore nous mettre au courant de la situation et du caractère de nos personnages.

—Vrai Dieu! M. Gros-Jean, disait Mme Griffard d'un air plus jovial que de coutume, vous voilà encore avec la dire bouteille; je ne saurais donc vous trouver qu'en cette compagnie;

—Elle est si douce! mais, cette fois, elle me paraît plus délicate encore: car je bois à la santé de mon capitaine.

—Maudites santés! voilà, j'en suis sûre, ce qui rend les hommes malades. Celui qui boit à la santé de tout le monde ne manque jamais de ruiner la sienne.

—Mme Griffard, apprenez que je ne bois pas à la santé de tout le monde. Voulez-vous goûter de mon nectar?

—Fi! dit la gouvernante, après avoir porté un peu dédaigneusement le verre à ses lèvres, votre nectar est du vinaigre. Venez me voir, je vous régalerai mieux que cela.

—Possible! fit le matelot blessé; mais le vin à 4 sols charge moins la conscience que votre vin cacheté.

—Mais, mon ami, reprit Mme Griffard, vous êtes un homme singulier. Pourquoi sert-on? je vous le demande. Le capitaine, vous le savez, n'a point d'enfants.

—Non, mais il a un frère et une nièce.

—Quoi! Il laisserait son bien à des gens qui ont abrégé sa vie par des procès. Du reste, il en a pour peu de temps; tous les jours ses forces diminuent.

—Réellement? interrompit le matelot d'un air inquiet.

—Il fera beaucoup s'il se traîne jusqu'à l'hiver.

—Si tôt! oh! non! non! s'écria Gros-Jean en frappant du poing sur la table, cela n'est pas possible.

—Vous avez beau dire non, quand la mort a dit oui.

—La mort ne parle pas, vieille mère, et mon capitaine a un bon coffre.

—Si la mort ne parle pas, les médecins ont parlé.

—Les médecins! que me font les médecins? J'y vois aussi bien qu'eux.

—Et moi je vous dis que vous voyez trouble. Mais parlez à M. Riffle, c'est un homme de bon conseil, il éclairera votre conscience... comme il a éclairé la mienne.

—Au diable! interrompit le matelot, comme si ce nom-là réveillait en lui une idée mauvaise.

Et il sortit aussitôt laissant Mme Griffard stupéfaite du peu de succès de sa tentative.

V

Depuis longtemps le docteur Dufresne soignait les deux frères et employait autant d'ardeur à les réconcilier qu'à guérir leurs maux physiques, mais il y réussissait peu. En sortant, encore plein d'émotion, de son entrevue avec la fille de Pierre Berthezène, il se dirigea du côté du château et y trouva le vieux loup de mer dans un des rares intervalles où la goutte le laissait en repos; mais il subissait un autre genre de souffrance; il avait avec lui l'avidé procureur, qui avait le don de détruire en une seule conversation tout le bien opéré par le médecin: aussi ces deux êtres se détestaient-ils sans que cette inimitié se trahit autrement que par des mots piquants lancés à chaque occasion. Dans les petites villes on se hait, mais *cordialement*... on se voit, on se parle; la bonne harmonie, au moins apparente, est une nécessité.

—Bonjour capitaine, dit-il, en entrant, et en même temps il salua assez succinctement le procureur.

—Vous êtes toujours le bienvenu, répondit le marin; mais, ajouta-t-il en montrant sa jambe, l'ennemi me laisse aujourd'hui en repos, contre son habitude. Pourquoi ne puis-je en dire autant de tous?

—Vous êtes mieux, parce que vous êtes plus calme; les sentiments de l'âme ont tant d'influence sur la santé physique!

—Du calme! du calme! cela vous est facile à dire, à vous que personne ne tourmente; mais moi!... tenez, si je n'avais à ménager mon repos, je poursuivrais ce monstre jusqu'à la mort.

—Ceci, capitaine, n'est point sorti de votre cœur. Votre frère n'est pas.

—Depuis quinze ans, il me traîne de tribunaux en tribunaux.

—Qui donc a commencé ce long procès? dit en souriant un peu malicieusement le docteur.

—Moi: non certes pour la valeur d'un jardin, mais par amour pour la justice et pour mes héritiers. "Frère, lui ai-je dit, partageons ce parc, rendez-vous de la famille, la perle de l'héritage. Je ne puis supporter l'idée que mon père ait pensé que je valais moins que toi. Je prouverai que son testament a été surpris." Vous savez comment monsieur mon frère a répondu à ma proposition: il a dit qu'il ne pouvait céder les droits de ses enfants. Eh bien, malheur à l'homme qui enrichit ses enfants par du bien injustement acquis.

—Qui enrichit! interrompit le docteur, certes! ce mot n'est pas à sa place ici: vous aviez le plus clair de la fortune du général. Dites plutôt que la passion s'en est mêlée. Car quelle classe d'hommes vit plus de passion que les gens de loi?

—Je vous suis bien obligé, dit M. Riffle d'un air ricanneur.

—Si vous aviez demandé avec douceur, reprit M. Dufresne sans s'arrêter à cette interruption, je connais votre frère, il eût volontiers cédé. Mais vous vous échauffâtes; des méchants versèrent de l'huile sur la flamme, chaque parole brusque qui vous échappa, fut envenimée. Vos amis vous approuvèrent, les siens lui donnèrent raison... Il y en eut d'autres, ajouta le docteur en fixant ses regards sur le procureur, qui firent les pressés près de vous deux, semèrent la défiance et vous égarèrent dans le labyrinthe des lois et de la chicane. Voilà, mon cher capitaine, comment naissent les procès et comment on détruit l'amour fraternel.

—Soit ! répondit le marin, mais je désire à tout prix me débarrasser de cette affaire pour vivre et mourir tranquille.

—J'ai fait pour cela, reprit M. Dufresne, tout ce qui était humainement possible, et j'espère avoir bientôt le bonheur de vous voir embrasser votre frère.

—Oh ! docteur, ici je vous arrête ; je désire, il est vrai, que le procès s'arrange ; mais... que jamais mon frère ne m'approche !

—Alors, cette bonne action ne serait accomplie qu'à demi. —Je le hais, et il me le rend. Nous sommes quittes.

—Vous haïr ! Non, certainement non. Si vous saviez avec quel attendrissement il s'est rappelé ce matin, en recevant un baiser de sa fille, au sujet de l'anniversaire de sa naissance, que vous étiez jumeaux et que par conséquent c'était aussi fête pour vous !

—Vraiment ! il y a pensé ? fit le capitaine d'un ton brusque.

—Il s'en est souvenu avec ravissement. Il a parlé de ce temps heureux où vous célébriez ce jour en famille.

—Oh ! oui, c'était un bon temps, dit le marin, cette fois en soupirant ; et il en a parlé ?

—Ce jour-là, disait-il, notre mère était si heureuse ! elle nous serrait dans ses bras et nous exhortait à l'union.

—C'est vrai ! c'est vrai ! je m'en souviens.

—Et votre frère sanglotait en disant cela.

—Et moi-même, docteur, je sens des larmes monter à ma paupière..

Ici le capitaine fut interrompu par l'arrivée de son fidèle matelot, qui entra d'un air mystérieux et cachant dans sa large main une pipe d'écume. Sa vue mit en fuite le procureur.

VI

—Bonjour, bon an, mon capitaine, dit Gros-Jean en entrant.

—Bonjour, mon ami.

—C'est aujourd'hui l'anniversaire de votre naissance.

—Je le sais.

—Je m'en réjouis de tout mon cœur.

—Je le sais aussi, mon brave.

—Vous avez cassé hier votre belle pipe.

—Pourquoi m'en faire souvenir ? quand cette terrible goutte me prend, je ne peux pas toujours contenir mon impatience.

—Ce que je dis n'est pas un reproche ; c'est mon introduction.. Si mon capitaine daignait me faire le plaisir d'accepter un chétif présent de son matelot.

—Voyons, mon ami.

—Vous l'acceptez ?

—Sans doute.

—Et vous fumerez avec.

—Certainement.

En disant ces mots, le capitaine mit la main à sa poche, mais en voyant les gros sourcils noirs du matelot se froncer il la retira aussitôt.

—Non, non, dit-il, tu as raison.

—Vive mon capitaine ! que la Griffard achète maintenant son champagne avec l'argent qu'elle vous vole, je m'en soucie peu.

—Jean ! que dis-tu là ? fit le vieillard avec sévérité.

—La vérité, mon capitaine ; cette femme-là ne vaut rien.

—Tais-toi, je te l'ordonne.

—Elle vous laisse manquer des choses les plus nécessaires, et vous êtes souvent obligé de lui demander du linge comme une grâce.

—Finiras-tu ?

—Ce n'est pas tout..

—Jean, tu es un calomniateur ! va-t-en au diable avec ta pipe !

Et le capitaine jeta la pipe à terre.

—Moi ! un calomniateur ! moi, Gros-Jean votre matelot !.. Vous ne voulez donc pas de ma pipe ?

—Non !

A ce mot Gros-Jean ramassa la pipe et la jeta par la fenêtre.

—Que fais-tu, drôle ? dit vivement le marin.

—Vous le voyez, je l'ai jetée.

—Es-tu fou ?

—Vous l'avez refusée. De ma vie je n'aurais voulu m'en servir ; en la voyant je me serais dit chaque jour : Gros-Jean tu es un misérable : un homme que tu as servi fidèlement pendant trente ans, t'a appelé calomniateur ! Mais si la pipe est au diable, j'oublierai le reste facilement. Je me dirai : Mon maître est malade, son intention n'était pas de m'offenser.

—Viens, mon garçon, dit le vieillard ému en lui tendant la main, je n'ai pas voulu t'offenser.

—Je le savais bien, dit vivement le matelot en baisant la main de son capitaine ; mais pourquoi faut-il qu'une vieille hypocrite vous trompe et dissipe un bien que vous avez acquis avec tant de peines et au milieu de tant de dangers ?

—Est-ce que tu recommandes ?

—Faites de moi ce que vous voudrez, mais je ne puis me taire.. Le hasard m'a fait découvrir une ouverture qui communique à la chambre de Mme Griffard ; ces vieux châteaux sont toujours pleins de trappes ! Eh bien, avec qui croyez-vous que je l'ai vue ? Avec l'honnête M. Riffle. Ils buvaient ensemble, et s'entretenaient de la très-prochaine succession de monsieur le capitaine Simon Berthezène, dont ils se croyaient déjà propriétaires.

—Tais-toi, drôle ! quoi Riffle ! le plus honnête homme..

—La véritable honnêteté ne doit pas craindre d'être observée, interrompit Gros-Jean, et je veux..

—Vieux loup ! interrompit à son tour M. Simon, quelque vile passion te fait parler.

—Mais si vous entendiez.. vous-même.. par cette ouverture..

—En effet, dit le capitaine après un silence, la chose mérite d'être approfondie. Eh bien, je veux que tu me conduises à l'endroit où je pourrais me convaincre par mes propres yeux. Mais, drôle ! si tu m'en poses, tu es classé impitoyablement.

—Vous ne le feriez pas, j'en suis sûr, répliqua Gros-Jean en souriant d'un air narquois.

—Je te dis que je le ferais ; et si tu ajoutes un seul mot, je te chasse à l'instant même.

—Alors le vieux matelot irait mourir dans un hospice.

—Dans un hospice ! exclama le capitaine ; penses-tu que je ne pourrais pas te donner ta nourriture.. et un logement.. hors de la maison ?

—Vous me jetteriez quelques pièces d'or comme une aumône.. mais j'aimerais mieux mendier mon pain que d'accepter un tel présent.

—Mais, voyez donc s'il n'y aurait pas de quoi donner la goutte à quelqu'un qui ne l'aurait pas ! Lorsqu'il y a vingt ans les Algériens nous firent prisonniers et qu'ils m'eurent tout enlevé, ce drôle-là avait caché plusieurs pièces d'or dans les boucles de ses cheveux. Les corsaires ne les trouvèrent pas. Six mois après nous sommes rachetés, mais nus comme la main, et j'aurais été obligé de mendier mon pain de ville en ville, si ce gueux-là n'eût partagé avec moi ses pièces d'or !.. Et maintenant il veut aller mourir dans un hospice !

(A continuer.)

H. ROUX-FERRAND.

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire.

BROME DE SCHRADER.

VALEUR NUTRITIVE.

En voyant l'avidité avec laquelle nos animaux consommaient ce fourrage je résolus de le cultiver à titre d'essai comparatif avec quelques autres espèces, pour rechercher quelle pouvait être sa valeur réelle. Bientôt je remarquai que cette nourriture avait les meilleurs effets sur l'état des vaches laitières: leur lait augmentait sensiblement et leur bonne santé était remarquable. Enfin deux jeunes cochons new-leicester de neuf mois, auxquels on ne donnait qu'une ration d'entretien de fourrages mélangés, comme l'a indiqué M. Dezeimeris, furent mis au régime de notre Brome; je ne tardai pas à m'apercevoir qu'ils étaient en voie d'engraissement. J'ai eu le tort de ne pas m'en rendre un compte plus exact en les pesant à des époques déterminées. Mais j'avais pu, du moins, apprécier ainsi le régime de cette alimentation.

Il serait précieux de pouvoir associer au *Brome de Schrader* une plante légumineuse comme le sainfoin ou le trèfle, mais je crains que l'on n'ait peu de chance de trouver une espèce de cette famille qui se développe tout de suite assez vigoureusement pour ne pas être étouffée, et pousse aux mêmes époques que notre plante. Je n'ai du reste fait aucune tentative pour m'en assurer jusqu'à présent. Il y aurait plus de probabilité de parvenir à joindre d'autres graminées au Brome; cette association produirait sans doute un moins bon effet que s'il s'agissait d'une légumineuse; mais on parviendrait toujours ainsi à rompre cette uniformité d'alimentation, qui existe nécessairement quand la nourriture consiste en un fourrage cultivé seul. C'est là pour le régime des bestiaux, on l'a bien reconnu, une condition peu favorable, quoiqu'il soit souvent très-difficile de s'en départir dans la pratique.

INFLUENCE SUR LA PRODUCTION DU LAIT.

L'alimentation des vaches laitières avec le *Brome de Schrader* présente de grands avantages. C'est du reste l'observation que j'avais faite de l'abondance et de l'excellente qualité du lait, quand les vaches en consommaient quelque temps, qui me déterminait à faire le travail que j'ai l'honneur aujourd'hui de présenter à la Société d'agriculture.

J'ai fait l'expérience comparative suivante: Le lait de vaches nourries depuis un mois avec un bon regain de luzerne fut rigoureusement mesuré, et la quantité de crème pour cent parties prise exactement à l'aide d'un galactomètre. Je notai trois jours de suite les chiffres, qui furent identiquement les mêmes. Puis nous soumîmes les vaches au régime du Brome; je trouvai le premier jour une augmentation de 18 pour 100; mais les jours suivants elle se réduisit, comme il arrive généralement après un changement de régime, et ne fut plus que de 10 pour 100, chiffre qui resta stable pendant quinze jours que dura la même alimentation. Au bout de ce temps je fis remettre les bêtes au régime de la

luzerne, et, dès 48 heures après, la production du lait s'abaissa peu à peu de 10 pour 100. Bien entendu la ration de luzerne et celle de Brome avaient un poids semblable. Je n'ai pas eu de différence sensible dans la quantité de crème; mais, avec le pesé-lait, je puis constater que la densité de lait était plus grande.

Je disais que le lait des vaches soumises à cette alimentation était en outre d'une excellente qualité. Je viens d'en avoir cet automne une preuve remarquable. La pénurie des fourrages était grande, aussi dut-on se contenter même des plus médiocres. Le lait peu abondant était en outre très-mauvais. Mais le jour où je reconnus que je ne pouvais plus pour cette année récolter la moindre graine, je mis les vaches au régime du Brome, et chacun dans ma famille s'étonna au bout de quelques jours de l'amélioration des laitages, surtout du beurre.

Le lait, en effet, tant que les vaches consomment du *Bromus Schraderi*, a des qualités toutes exceptionnelles que reconnaissent bien les femmes chargées de la laiterie, dans la fabrication du beurre et des fromages. Il est difficile de les exprimer: le beurre, par exemple, dans les grandes chaudières, se fait plus vite, est beaucoup plus ferme et se garde mieux; il a un goût plus fin et un plus bel aspect.

PLACE DANS L'ASSOLEMENT.

Il est encore difficile, on le conçoit, de déterminer, d'une manière positive, sa place dans l'assolement. Les rotations des cultures changent suivant chaque contrée, presque suivant chaque localité. Mais le but que l'on se propose généralement consiste à préparer avant tout la terre en vue de la production des céréales et principalement du blé. Le Brome, quoique de la famille des graminées, ne peut en rien contrarier ce système cultural, puisqu'il n'est pas destiné à donner des graines, mais uniquement à être converti en fourrage. Chacun sait en effet que les céréales viennent fort bien après le défrichement d'une prairie à base de graminées; c'est une vérité qui avait été reconnue même avant Pictet, mais sur laquelle le savant Genevois insiste dans son traité des assolements.

D'ailleurs ne serait-il pas plus avantageux pour beaucoup d'exploitations placées en dehors des contrées privilégiées, dont les prairies naturelles font la fortune, d'arriver, comme en Angleterre, à diminuer les cultures céréales et à augmenter la production fourragère? Ne vaudrait-il pas mieux en un mot tendre davantage à l'élevage du bétail? Avec ce système il devient nécessaire de recourir à des fourrages, graminées vivaces comme le *Brome de Schrader* qui est peut-être le seul sous notre climat capable d'inaugurer cette voie ouverte à notre agriculture.

Le *Brome de Schrader* pourrait succéder aux légumineuses et prolonger ainsi plus longtemps la production fourragère sur le même sol, si l'on avait, dans certain cas, intérêt à le faire, comme on me l'a souvent demandé.

On se tromperait si l'on regardait ce

Bromus comme une plante épuisante; certaines considérations me font penser qu'il n'en est pas ainsi. J'ai vu, après une culture de deux ans, prospérer de belles betteraves, des pommes de terre, et même des choux à vaches, sur le terrain qu'il occupait. Les racines et la base desséchée ou verte des touffes laissent dans le sol, lorsqu'on le retourne, un bon engrais par leur richesse en matières organiques.

NATURE DU TERRAIN.

J'ai surtout cultivé le *Bromus Schraderi* dans une terre à blé, mais cette terre n'était, en réalité, qu'un sous-sol, puisqu'on avait enlevé tout récemment, sur sa surface presque entière, deux fers de bêche environ; aussi un semis de prairie, fait en même temps donna-t-il de très-mauvais résultats. Notre plante, au contraire, y réussit merveilleusement. Du reste, plusieurs ensèvements furent essayés sous bois et le long de taillis d'orme avec le plus grand succès. De même, dans un sable pauvre, mais très-frais; de même encore sur les talus d'un ruisseau d'eau vive.

Puis, en variant mes expériences, je suis arrivé à me faire une idée plus précise de la nature du sol le plus favorable à la végétation du *Brome de Schrader*. Il paraît, en effet, préférer une terre siliceuse ou argilo-siliceuse. Mais le calcaire semble lui être moins favorable. Du moins, je puis dire que le semis fait ce printemps dans un sable pauvre (situé dans le voisinage de la sablière où nous puisons journellement) a merveilleusement réussi, tandis que dans une petite partie où se trouvaient des plâtras, il a manqué presque complètement quoique arrosé copieusement toutes les semaines. A Paris et dans ses environs immédiats, il a généralement fait défaut, comme je m'en suis assuré par moi-même. Cette graminée s'accommode probablement mieux d'un terrain sec que je ne le pensais, puisque dans le sable, comme je viens de le dire, elle a donné un bon rendement, remarquable surtout par l'abondance du grain, et tout au contraire, je n'ai rien obtenu dans un sol marécageux quoique la terre y fût de bonne qualité.

Notre plante, comme son habitat et l'expérience l'indiquent, n'a donc pas besoin de terres choisies. Jusqu'à présent elle paraît s'accommoder d'après toutes. Je l'ai vue près de Lyon, chez madame Maurer, prospérer dans un sol brûlant et pierreux.

Plus loin M. Julien Bertrand ajoute: "Dans ma propriété de Saint-Quintin, j'ai obtenu, sur une surface d'un arpent carré de terrain bien préparé et fumé, environ 19 gallons de graine; les essais que j'ai faits dans les terrains qui n'étaient pas fumés m'ont donné comparativement deux fois autant de fourrage (Brome) que la luzerne et le sainfoin; je n'ai pas laissé grainer. Aujourd'hui le Brome végète malgré la gelée, et sa belle couleur verte contraste avec la pâleur des graminées qui l'entourent."

S'il reste encore quelques incertitudes pour déterminer d'une façon absolue le genre de sol qui convient le mieux à cette plante fourragère, il n'en est pas moins

évident qu'elle ne demande pas des terres excellentes et choisies. Un agronome a dit fort bien qu'il en serait de ce fourrage comme de la luzerne, du sainfoin, du trèfle, qui ont chacun leur place convenable dans les cultures, et sous certains climats.

ALPHONSE LAVALLÉE.

Des éductions dévoyées.

Ce que coûte à bien des familles de la campagne l'honneur de compter parmi les siens un homme de plume. — Nous ne nous lasserons jamais de prêcher aux cultivateurs la nécessité de donner à leurs enfants une instruction appropriée au métier honorable du laboureur, que ceux-ci doivent pratiquer à l'exemple de leurs parents et dans l'intérêt du pays et de leur propre bien-être. Mais en cela, comme en toutes choses, il ne faut pas dépasser le but. Rien n'est plus dangereux qu'une instruction mal dirigée, qui remplit la tête de connaissances inutiles, dessèche le cœur, corrompt l'âme, fait déserter les champs et mène à la ville des hommes remplis de dédain pour la vie rurale. A ce sujet, que de familles ont besoin d'être éclairées ! Les lignes suivantes, publiées par un écrivain d'un grand sens et d'un grand talent, méritent d'être lues et méditées avec soin :

J'ai vu hier une chose tristement comique. — Une famille de cultivateur a cru devoir pousser un de ses membres : un garçon au latin. — Dieu sait que de sacrifices ce latin a coûtés à ces pauvres gens ! — Dieu sait de combien de vêtements chauds on s'est privé l'hiver pour entretenir au collège l'orgueil futur de la dynastie ! — Combien de fois on a mangé de pain sec, quand arrivaient les époques fatales des quartiers à payer ! — Il est resté à la maison un fils et une fille. — La fille a manqué un bon mariage avec un garçon qu'elle aimait — ses parents n'ayant pas voulu lui donner une petite dot que demandait la famille du jeune homme, parce que tout l'argent était destiné à celui qu'on élevait pour en faire un Monsieur. — Le fils conduit la ferme et nourrit tout le monde ; — mais il a bien da mal à obtenir quelques livres pour suivre les progrès de l'agriculture. — Il a besoin de se quereller pour obtenir de ses parents le fumier nécessaire pour engraisser ses terres. Ni lui ni sa sœur n'ont d'habits propres pour le dimanche. — Le prix de leur travail opiniâtre est envoyé à la ville pour l'éducation universitaire du Monsieur. — Mais le Monsieur a écrit qu'il est bachelier.

Depuis quelques jours on attendait le dit Monsieur ; — il avait été passer le commencement des vacances chez un camarade de collège, et il n'avait accordé que huit jours à sa famille. — Il avait annoncé, par une lettre, qu'il allait arriver avec ce même camarade. — Ses parents sont forts riches, disait-il ; — il espérait qu'on lui ferait un bon accueil, et qu'on n'aurait pas l'air trop paysan.

Depuis la réception de cette lettre, ces pauvres gens sont dans une agitation singulière : — d'abord on se prive de tout pour

pouvoir dépenser davantage quand le Monsieur va arriver ; — on a vendu deux vaches, on a renoncé à acheter un cheval dont on a besoin et pour lequel on était en marché ; — on a collé du papier neuf dans les deux belles chambres ; le père, la mère, le fils et la fille concheront au grenier, sur de la paille ; — on a emprunté des couverts d'argent, parce que M. le bachelier avait montré aux vacances précédentes un dégoût profond pour l'étain. On aurait bien voulu avoir un tapis, mais c'est fort cher ; et cependant il s'était tellement plaint des carreaux de briques, que la mère a eu l'idée de coller par terre, dans les chambres destinées à son fils et au camarade du dit bachelier, papier peint simulant le tapis.

Ces deux jeunes gens sont arrivés hier matin. — A la frugalité la plus sévère, — bien plus aux privations, — ont succédé subitement l'abondance et la profusion. — Le bachelier n'a paru ni touché ni reconnaissant ; — il s'est occupé d'excuser auprès de son ami les manières et le langage des parents qui se sont faits ses esclaves, et qui usent leur vie à travailler pour lui ; — qui composent son luxe de leurs privations perpétuelles. — Il les a pris à part, et les a engagés à parler le moins possible à table ; il les a pris durement avec ironie sur quelques mots de leur village ; il les a raillés sur leur accent, — il a accepté pour lui et son ami les meilleurs morceaux, — se levant de table à l'issue des repas, sans attendre que son père et sa mère en donnassent l'exemple, comme faisaient son frère et sa sœur ; — Il n'y a pas d'impertinence qu'il ne dise et ne fasse depuis son arrivée ; — mais le père et la mère l'admirent ; ils font signe au frère et à la sœur de se taire, si ceux-ci veulent répondre à quelque une de ses sottises et s'ils essayent de parler à leur tour.

Il leur a déjà annoncé qu'il faudrait doubler de sacrifices, parce qu'il allait commencer à suivre le cours de droit. — Ces pauvres gens ont passé la nuit à chercher comment ils allaient trouver l'argent qu'il demande pour les premières inscriptions. Ils se sont arrêtés à l'idée de vendre encore deux vaches : le fils aîné a dit : Mais, quatre vaches de moins, c'est beaucoup ! nous n'aurons pas de fumier pour nos terres cet hiver, la terre amaigrie ne produit rien ; les parents ne l'ont pas écouté.

Pour le jeune homme, il s'est vanté au fils de l'huissier de la ville, dandy villageois, qu'il avait fait croire à ses parents qu'il est bachelier, tandis qu'il a dépensé l'argent destiné à sa réception en parties de plaisirs à la Chaumière, à Mabilly, au château d'Asnières, etc. Comme, avant tout, il ne veut pas avoir l'air pauvre aux yeux du camarade qu'il a amené, pour expliquer l'absence de certains détails de luxe chez ses parents, il fait passer pour avarés ces gens si généreux et si dévoués.

ALPHONSE KARR

Incendies accidentelles. — Mesures préventives.

Depuis bien des années, à la campagne, les incendies semblent se multiplier ; les bâtiments ruraux, les meules de récoltes ou

de combustibles sont fréquemment la proie du feu. On a recherché les causes de ces déplorables sinistres et l'on a en peu de peine à les trouver. C'est, presque toujours, l'imprudence des fumeurs ou bien le maniement, par de jeunes enfants, des allumettes chimiques. A présent, tout le monde, riche et le pauvre, l'oisif et le travailleur ; à la ville et aux champs ; dans les rues et les chemins ; dans les écuries, dans les granges, près des meules de récoltes ; et le fumeur allume son tabac sans la moindre précaution, puis il jette inconsidérément son allumette sans l'éteindre. Ce qui doit étonner, c'est que l'incendie ne vienne pas plus souvent se produire. D'un autre côté, on laisse à la portée des enfants en bas âge la boîte aux allumettes, ils y puisent pour jouer et, plus fréquemment encore que les fumeurs, ils causent d'épouvantables incendies.

Les journaux sont remplis de ces sinistres. Un jour, c'est un jeune homme en voiture avec son père et sa sœur, qui allume son tabac sans s'inquiéter du sort de son allumette. Les vêtements de la jeune fille sont atteints et l'infortunée périt dans d'affreuses tortures ! — C'est un cultivateur fumeur qui met aussi le feu à sa charrette, bientôt consumée, moins l'essieu et la bande des roues ! — Ce sont de jeunes enfants, laissés seuls, qui jouent avec des allumettes phosphoriques ; l'un d'eux prive d'abri onze ménages, deux autres périssent dans les flammes ainsi imprudemment allumées.

Un digne magistrat, frappé, comme tout le monde, de ces graves et fréquents désastres, ne s'est pas contenté, comme tout le monde, de les déplorer et d'en gémir ; il a cherché et trouvé un préservatif ; et les moyens par lui suggérés nous ont paru mériter d'être portés à la connaissance de nos lecteurs.

Ce juge de paix, dans une réunion provoquée par lui a fait adopter, avec acclamation, par les principaux cultivateurs de son canton, une convention à intervenir entre les fermiers et les domestiques, d'après laquelle ces derniers subiraient une retenue graduée sur leurs gages lorsqu'ils enfreindraient les défenses du maître de fumer près des bâtiments ruraux ou des meules de récoltes ; puis, pour appuyer cette mesure, un projet d'arrêté, prescrivant diverses précautions, a été proposé par lui aux maires du canton et immédiatement accueilli.

ANNONCES.

BROME DE SCHRADER,

Les écrits qui ont paru dans les Nos. de la Gazette des Campagnes du 1er mai et 1er juillet 1865, ainsi que du 2 janvier 1866, recommandant la culture de cette plante fourragère, pouvant donner deux récoltes par été, suffisent pour inviter les cultivateurs à envoyer 25 cents en estampilles, par lettre affranchie, ou soussigné qui s'empresera de leur faire parvenir, par le retour de la malle, un paquet de cette graine, suffisant pour en faire l'expérience, et pouvoir se procurer de la graine pour l'année prochaine.

FIRMIN H. PROULX

H. M. BELANGER & GARIÉPY

ONT l'honneur d'annoncer au public, et aux membres du Clergé en particulier, qu'ayant agrandi de beaucoup, leur établissement, ils ont en même temps importé, et reçoivent chaque jour d'Europe quantité d'objets nouveaux dans leur branche de commerce consistant en Services de table en argent—Coutellerie de Rodgers—Ustensils de ménage—Quincaillerie, etc.

Un nouveau choix de Lustres à Gaz, à l'Huile de Charbon, particulièrement pour l'usage et l'ornement des Eglises.

Ces Messieurs ayant pris des arrangements exprès avec les principales maisons de commerce d'Angleterre, offrent d'importer à commission toute commande qu'on voudra bien leur confier et cela sous un très-court délai.

Les Cultivateurs trouveront chez eux les ferrures dont ils ont besoin, et tous les instruments nécessaires à leurs travaux.

Québec 9^e, rue La fabrique, à l'enseigne du Gros Marteau.

NOUVELLES MARCHANDISES

VENANT d'être reçus, Drap de Moscou, Drap de Molleton, Drap de Castor, Drap de Pilote, Drap double foulé, Nouvelles Etoffes pour Palleots, Nouveaux Tissus d'Ecosse, Nouveaux Tissus de manufactures du pays, Vêtements au tricot, Flanelle blanche et de couleur, Flanelle de goût, Chemises de Flanelle.

NOUVELLES Etoffes à Robes pour l'automne et l'hiver, Nouvelles Etoffes pour Mantilles d'automne et d'hiver, Nouvelles garnitures de Robes et de Mantilles, Echarpes et Châles dans les derniers goûts, Châles au tricot.

NOUVEUX Chapeaux de Feutre pour Messieurs, Casquettes d'automne, Chapeaux Ecosse, etc.

En vente chez

HAMEL et FRÈRES,
2 nov. 1866. Québec, Rue Sous-le-Fort

E. BAZARETTI,

MARCHAND DE TABAC

No. 39, Rue du Pont (Craig), St. Roch, QUEBEC,

REMERCIÉ les cultivateurs et ses amis de l'encouragement libéral qu'il a reçu d'eux et les informe qu'il vient d'ajouter une Papeterie à son commerce de tabac.

Il aura constamment en mains Tabac en feuille, en poudre, à fumer et en torquette, Cigares, Pipes en bois et en terre, Allumettes, Sacs à tabac, Tabatière, etc., etc. qu'il vendra au plus bas prix.

La papeterie sera toujours bien assortie de Livres de comptes et de notes, Papier à écrire, Enveloppes, Plumes, Encre, Craions, Porte-monnaie, Porte-Cigares, Chapelets, Croix, Médailles, etc., etc.

Et aussi un grand assortiment de Parfumerie française et anglaise.

SIMON BEDARD

HORLOGER ET BIJOUTIER

Québec, No. 27, rue St. Jean

en dedans des murs.

INFORME les cultivateurs qu'il a toujours en mains un assortiment considérable de bijouteries, telles que montres en or de tons genres, montres d'argent, chaînes en or pour Dames et Messieurs, boucles d'oreilles, bagues et jones pour mariage de meilleure qualité, bracelets en or et en jet, boutons de chemise de toutes sortes, épinglettes et boucles d'oreilles en jet, argentrie de toutes sortes, telles que cuillères, fourchettes, plats à pain, plats à biscuits, huilliers, etc., etc.

Aussi : horloges de tous patrons et de tous les goûts, en bronze, imitation de papier maché, fer, acajou, etc. Sacs de voyage, porte-manteaux en maroquin, lunettes d'opéra, et un grand nombre d'objets de fantaisie trop longs à énumérer.

Les montres, horloges et bijouteries seront réparées avec soin et exécutées sous le plus court délai.

Tous articles à être réparés dans cet établissement sont placés dans un coffre à l'épreuve du feu et des voleurs.

On peut aussi se procurer une variété considérable de feux d'artifices de toutes espèces et de tous prix.

15 août 1866.

J. B. C. HEBERT,

ET

J. ANOTIL,

Notaires et Agents,

ONT transporté leur bureau dans l'ancienne maison occupée par Chs. M. DeFoy, écr, No 15, rue St Joseph, Haute-Ville, Québec.

J. P. GENDRON,

Marchand-Horloger,

No. 9 Rue St. Jean, Québec.

INFORME le public que les MONTRES et BIJOUX qui lui seront confiés pour être réparés seront mis dans un coffre en fer à l'épreuve du feu.

LE CONSERVATEUR DES DENTS



PHILODONTE

Odorant du Dr. POURTIER, chirurgien-dentiste. Préparation hygiénique scientifiquement composée pour purifier la bouche, conserver les gencives et les dents. A vendre chez tous les pharmaciens et à l'imprimerie de la Gazette des Campagnes.

2 novembre 1866.

On trouvera, à la Librairie de la Gazette des Campagnes, un assortiment nouveau et très varié d'effets au prix réduit des villes.

TERRE A VENDRE

UNE magnifique terre, dans la paroisse de St. ELOI, comté de Témiscouata, contenant quatre arpents de front sur quarante-deux de profondeur, avec maison, étable et grange. Cette terre n'est qu'à 40 arpents de l'Eglise.

Conditions de paiement très-libérales.

S'adresser à M. le Curé du lieu,

J. C. G. GAUDIN, Proc.

NOUVEAU STOCK D'AUTOMNE

CHEZ

MONTMINY ET BRUNET,

SAINT-ROCH, QUEBEC.

LES soussignés ont l'honneur d'annoncer à leurs pratiques et au public, que leur assortiment de MARCHANDISES SECHES D'AUTOMNE et D'HIVER est maintenant très-complet et que les acheteurs y trouveront comme par le passé un choix magnifique et varié d'effets de goût et d'utilité achetés avec le plus grand soin sur les meilleurs marchés d'Europe, et qu'ils sont prêts à l'offrir, vu la grande rareté de l'argent, à des prix fort au-dessous des cours ordinaires afin d'en assurer promptement la vente.

Les personnes qui désirent réellement économiser feront bien de visiter leur établissement avant de se décider à aller ailleurs.

Quelques-uns de ces effets consistent en Wincey pour robes de toutes les couleurs uni et rayé, Wincey broché, Mohoire, Etoffe crêpée, Etoffes à manteaux et Manteaux tout faits et fait à ordre, genre tout nouveau Velours pour manteaux et pour chapeaux, Chapeaux en feutre et en velours, Plumes, Rubans, Fleurs françaises, Gants d'Alexandre, Mérito français de toutes couleurs, Couleurs noirs et de couleurs, Crêpe de qualité supérieure, Draps noirs superfins, Casimirs noirs et de couleurs, Tweeds canadiens aussi bas prix que 3s 9d la verge, Indiennes, Cotons, Shirting, Coton jaune, Coton filé, etc., etc.

Aussi un grand lot de Couvertes de laine et de Couvre-pieds frappés offerts à Grande réduction.

MONTMINY et BRUNET,

Saint-Roch, Québec.

15 novembre 1866.

N. GAUTHIER,

NOTAIRE,

TIENT son Bureau à MONTMAGNY, près de l'Eglise.

14 avril 1866.

ROYAL VICTORIA HOTEL,

HUBERT PICHÉ,

PROPRIÉTAIRE.

SOREL, C. E.

Dr. WOOD,

Propriétaire de
L'Infirmerie de Cancer d'Ottawa,
Rue Sparks et Marie,
OTTAWA, C. O.

CANCERS GUÉRIS par un procédé nouveau, mais certain, rapide et ne causant presque aucune douleur et sans l'usage du couteau.

La guérison sera garantie, et comme preuve de ceci aucun paiement n'est demandé, jusqu'à ce que la guérison soit complète. Du moment qu'un cancer est reconnu il devrait être guéri, parcequ'il en coûte alors moins et qu'il est plus promptement guéri que lorsqu'on l'a laissé vivre plus longtemps, il n'y a rien à gagner et tout à perdre en retardant. Ce qui paraît être dans l'estomac, au cou, aux paupières ou ailleurs un inoffensif bouton ou encore une verrue ou une ulcère sur les lèvres, peut dans quelques mois devenir un hideux, dégoûtant et terrible foyer de maladies. Si on l'exige, des renseignements seront donnés par les personnes qui ont été guéries depuis plusieurs années et qui sont maintenant pleines de santé et de vie. Toute communication sera promptement répondue. Aucun argent n'est exigé ou demandé, avant une parfaite guérison.

**NOUVELLES
MARCHANDISES SECHES
A BON MARCHÉ.**

- 1000 verges d'Indienne à 7½d., valant 10½d
- 250 " Marchandises pour Vêtements à 1½d., valant 1s. 4d.
- 500 " Winceys de fantaisie et unie à 8½d., valant 1s. 1½d.
- 200 " Mérino Français à 2s. 10½d., valant 4s.
- 200 " Shirting à 1s. 4½d. valant 1s 10d
- 290 " Shirting à 1s. 10½d, valant 1s 3d
- 300 " Tweeds du Canada à 1s. 4½ d., valant 2s.
- 200 " Tweeds du Canada à 2s. 4½d., valant 3s.

Flanelle tout laine à 1s. 3d. la verge.
Un grand assortiment de Vêtements de de dessous pour Messieurs à 15 par cent au-dessous du prix ordinaire.

— AUSSI —

Uns grande collection d'Albums, depuis 1s. 10½d. et au-dessus
A vendre chez

LÉGER et RINFRET

No. 4 rue St. Jean, Haute-Ville

15 janvier 1867. Québec.

A vendre à l'imprimerie de la Gazette des Campagnes

JEUX DE CARTES VARIÉES

Papier à tapisser, etc., etc.

RUCHES ET ABEILLES.

Le soussigné, qui s'est livré depuis un grand nombre d'années à la culture des Abeilles, a fait des expériences complètes sur les diverses méthodes recommandées ainsi que sur toutes les Ruches perfectionnées offertes depuis quelque temps au public.

A la demande de plusieurs amateurs et cultivateurs, il a entrepris de faire fabriquer les Ruches que lui semblent les mieux adaptées à notre climat et dont il peut sans hésitation recommander l'usage.

On peut se procurer chez lui sous un court avis les ruches suivantes :

La Ruche de l'Amateur,

En Bois et en Paille combinées et Cadres mobiles; la seule qui permette à l'homme instruit de cultiver les abeilles avec système. — Prix : \$5.00.

LA RUCHE DE LA FERMIERE CANADIENNE, de Bois et de Paille combinées de l'invention du soussigné, la seule adaptée à notre climat qui puisse être conduite facilement par la femme du cultivateur. — Prix : \$2.50.

BOITES-A-MIEL qui se vendent sur le marché au même prix que le miel; dessus et dessous en bois, côtés en verre, — La doz. \$6.10.

THOS. VALIQUET, Apiculteur
Ferme aux abeilles, St. Hilaire

**AGENCE A STE. ANNE
DE
L'ECHO**

DU
CABINET DE LECTURE PAROISSIAL
ET
LA REVUE CANADIENNE

DU
FOYER CANADIEN
DU
FEUILLETON

ET DE

L'American Agriculturist

L'Echo, revue religieuse, scientifique, historique, littéraire et artistique, paraît le 1er et le 15 de chaque mois. L'abonnement est de deux piastres par année, payable une piastre dans le mois de janvier, et l'autre piastre en juillet. Ce journal aura 20 pages au lieu de 16, à l'avenir.

LES personnes qui désirent s'abonner à la Revue Canadienne, ou payer leur abonnement, pourront le faire en s'adressant à Firmin H. Pronlx, au Bureau de la Gazette des Campagnes, Ste. Anne de la Pocatière.

Le prix de l'abonnement au Feuilleton est de \$1 par année, avec en outre une prime du portrait de M. F. X. Garneau.

Pour l'abonnement à l'American Agriculturist voir la page d'annonce du 15 de septembre dernier.



**CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC
DÉPART ET ARRIVÉE DES CHARS**

De la Pointe à la Rivière-du-Loup.

STATIONS.	Aller.	Retour.
POINTE LEVI	10 00 A M	3-55 P M
Hadlow	10-10	3-45
Chaudière Junction	10-30	3-22
St Jean Chrysostôme	10-43	3-07
St Henri	11-00	2-50
St Charles	11-26	2-25
St Michel	11-45	1-50
St Valier	11-58	1-37
St François ou Berthier	12-15 P M	1-18
St Pierre	12-30	1-05
ST THOMAS	12-48	12-48
Cap St Ignace	1-10	12-08
L'Anse à Gile	1-20	11-58 AM
L'ISLET	1-33	11-46
	1-50	11-31
Trois Saumons	2-03	11 21
St Jean Port Joli	2-20	11-04
Elgin Road	2-32	10-51
St Roch	2-46	10-38
STE ANNE	3-09	10-15
Rivière Ouelle	3-29	9-56
St Denis	3-46	9-39
ST PASCAL	4-03	9-22
Ste Hélène	4-23	9-02
St André	4-33	8-52
St Alexandre	4-43	8-39
Chemin du Lac	5-03	8-19
RIVIERE-DU-LOUP	5-23	8-00

C. J. BRYDGES,

Directeur-Gérant

A. S. MACBEAN,

Surintendant local.

A VENDRE

A la Grande-Baie, Saguenay

PLUSIEURS terres en parfait état de culture, à quelques arpents de l'Eglise de St. Alexis, d'un moulin à scies, à farine, à carder, et d'une tannerie, savoir :

- La ferme du Barachois.... 1300 arpents
- La ferme du Moulin..... 450 "
- La ferme du Village..... 450 "
- La ferme du Portage..... 200 "

Condition de la vente.

Tout comptant ou au moins les deux tiers comptant. Le reste à crédit avec intérêt.

Pour plus amples informations, s'adresser à M. ROBERT BLAIN, à la Grande-Baie, Saguenay, ou à l'Hon. D. E PRICE, Québec.

Chicoutimi, 20 novembre, 1866.

Que ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, annoncent dans la **GAZETTE DES CAMPAGNES.**